

Amis des Études Celtiques

Association régie par la loi de 1901

Siège social : Sorbonne, École pratique des Hautes Études

Sciences historiques et philologiques

17 rue de la Sorbonne, 75005 Paris, France

Secrétariat : 28 rue Geoffroy l'Asnier, 75004 Paris

☎ 01 43 21 43 77 Fax 01 48 87 56 61

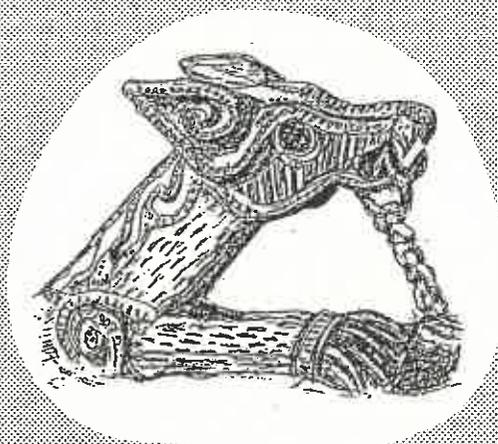
I.S.S.N. 1270 - 8291

Responsable du bulletin : Josette Pleuchot-Billardev



AMIS DES ÉTUDES CELTIQUES

Bulletin de liaison n° 28
Mai-Juin 2001



Détail d'un vase de Basse-Yutz (Moselle)
British Museum, Londres. Dessin : Jean-François Pleuchot

SOMMAIRE

- p. 3 Merlín, un mythe celtique
au Moyen Âge Philippe Walter
- p. 7 La langue gauloise à travers les documents
en cursive latine Pierre-Yves Lambert
- p. 13 Nos conférences, Voyages
- p. 14 Les animaux dans les mythes, rites et usages,
XIII^{ème} Journée belge d'études celtologiques
- p. 15 Recherche sur une viticulture artisanale celtique
antérieure à la conquête - 3^{ème} partie René Coutelle
- p. 20 Infos, Les livres
- p. 21 Le *Lian*, la gazette en gallo Pierre-Yves Lambert
- p. 22 Une exposition
- p. 23 Des projets pour l'été 2002

Médaille - Revers d'une monnaie d'or des Parisii
(cliché J.L. Godard)

AMIS DES ETUDES CELTIQUES

Association régie par la loi de 1901
Siège social : Ecole pratique des Hautes Etudes en Sorbonne
Sciences historiques et philologiques
17 rue de la Sorbonne, 75005 Paris.
Secrétariat : 26 rue Geoffroy l'Asnier, 75004 Paris
☎ 01 43 21 42 77 Fax 01 48 87 56 61

Depuis le IX^e Congrès International d'Etudes Celtiques qui s'est déroulé à Paris en 1991, notre association regroupe des universitaires, des chercheurs et des amateurs éclairés. Elle s'attache à diffuser, avec la collaboration de savants français et étrangers, les résultats des recherches scientifiques portant sur la connaissance des peuples celtiques de l'Antiquité au Moyen-Âge.
Nos activités s'inscrivent dans le cadre de l'année universitaire et comportent la publication d'un bulletin de liaison, l'organisation de conférences à Paris en langue française et des voyages en France et à l'étranger.
Pour adhérer à l'association des Amis des Etudes Celtiques, il faut déposer une demande qui sera soumise à l'approbation du conseil d'administration.

Membres fondateurs

M. Edouard BACHELERY +
M. Paul-Marie DUVAL +
M. Léon FLEURIOT +
M. Venceslas KRUTA
M. Pierre-Yves LAMBERT
M. Michel LEJEUNE +

Composition du conseil d'administration

Président
Membre d'honneur du conseil scientifique
Conseiller scientifique
Conseiller scientifique
Vice-président
Responsable du bulletin
Conseiller juridique
Secrétaire générale
Trésorier
Commissaire aux comptes
Secrétaire
Secrétaire
Membre du bureau
Membre du bureau
Membre du bureau

M. Venceslas KRUTA
M. Pierre-Yves LAMBERT
Mme Brigitte FISCHER
M. Jean-Jacques CHARPY
M. Jean PIEUCHOT
Mme Josette PIEUCHOT-BILLARDEY
M. Patrice VERRIER
Mme Josette PIEUCHOT-BILLARDEY
M. Jean PIEUCHOT
Mme Françoise BARAUT
Mme Nicole JOBELOT
Mme Jaroslava JOSYFYSZYN
M. Georges ALEXANDRE
M. Philippe LALOUETTE
M. Pierre TRUMLER

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

© Amis des Etudes Celtiques
17, rue de la Sorbonne, 75005 Paris F
I.S.S.N. 1270 - 8291

UN VOYAGE DE DEUX SEMAINES
EN EUROPE CENTRALE
BOHÈME, MORAVIE, AUTRICHE

Peut-être n'est-il pas trop tôt pour vous parler d'un projet de voyage pour l'été 2002, conçu par nos amis de la Société belge d'études celtiques à l'initiative de son président, le professeur Claude Sterckx, en coopération avec notre président, le professeur Venceslas Kruta.

Ce voyage nous emmènera visiter la merveilleuse et magique ville de Prague, ainsi que ses environs avec les grands oppida celtiques des Boiens de Bohême : Závist, Stradonice, Hrazany. Sous la conduite de savants tchèques parlant un excellent français, nous verrons les collections de l'Historické Muzeum Narodní de Prague, y compris les objets celtiques non exposés de la section protohistorique.

Nous poursuivrons notre voyage par l'oppidum de Bratislava et la Slovaquie, en passant par Brno avec le Musée Morave et ses richissimes collections celtiques. Dans les environs, nous découvrirons le site de la bataille d'Austerlitz. Napoléon I^{er} s'y installa sur un énorme tumulus qui recouvrait la tombe d'un Prince de l'époque des migrations.

Nous continuerons vers Vienne et son musée archéologique où nous admirerons, entre autres pièces capitales, le fameux fourreau d'épée décoré de Hallstatt.
Nous passerons une soirée dans le plus beau manège du monde, à la Hofburg, pour admirer le travail des cavaliers de l'Ecole espagnole avec ses blancs lipizzans.

Puis nous visiterons Salzbourg où nous verrons, au Landesmuseum, la magnifique cruche du Dürnborg. Après être passés par le château de Hellbrunn avec ses jets d'eau et ses grottes artificielles construites par la facétie d'un prince archevêque du XVIII^e siècle, nous visiterons le remarquable Keltenmuseum de Hallein, puis le site du Dürnborg où un village celtique a été soigneusement reconstruit.

À Hallstatt, nous découvrirons son site inoubliable, son musée et ses mines de sel.
Mais tout ceci est à mettre au point définitivement, nous y travaillerons. Nous en parlerons au cours de l'hiver aux adhérents intéressés.

PROJETS POUR L'ÉTÉ 2002

(cité dans le dictionnaire de F. Favereau, partie français-breton) et qui viendrait d'un pré-latin *glodiu-.

En fait, je pense que cette troisième série de mots se retrouve dans un nom breton du mouron, *g(w)leizh* (moy. br. *glueiz*, cf. Ernault, *Glossaire moyen-breton*, p. 262) ; cf. gall. *gwlydd*, qui signifie d'abord « chaumes, tiges desséchées », et « chickweed (mouron) », ou plus généralement « mauvaises herbes » ; d'ailleurs Favereau (s.v. *g(w)leizh*) leur compare le français dialectal, *gledz* « sorte de chaume ». (Le Pelletier, *Dict. ms.* II, p. 566, cite lui aussi le mot français dialectal : « *Glez* en Haute-Bretagne est le chaume qui reste en terre après que le blé est coupé. Davies met encore *gwlydd herba...* »). Les formes celtiques gall. *gwlydd* et bret. *g(w)leiz* renvoient à un étymon de forme **wlid-*.

Le mot breton *gled*, **glued*, terrage, rente fermière, est certainement un autre mot : c'est le nom du « festin », gall. *gwledd*, irl. *fled* (**wlidaâ*), rapprochement remontant à Roussel, cité par Le Pelletier, *ibid.*, qui le conteste sans raison, au profit d'un rapprochement moins satisfaisant avec notre mouron, *g(w)leiz*. En fait, il était naturel de présenter les redevances en nature comme un « banquet » offert au seigneur. Cf. encore l'expression bret. anc. *boet gluedic* « nourriture du prince ».

Nous adressons toutes nos félicitations à l'abbé Guillaume pour ce témoignage d'une activité scientifique infatigable : puisse-t-il continuer longtemps à nous faire profiter de son expérience avec ces précieux compléments dialectologiques.

EXPOSITION

du 19 mai au 16 décembre 2001

SPLENDEURS CELTES
ARMES ET BIJOUX

Musée du Malgré-Tout
28, rue de la Gare, 5670 Treignes
Belgique

Rens. ☎ 060/39 02 43

Horaires

9 h 30/17 h 30

W.E. et jours fériés : 10 h 30/ 18 h
fermé le mercredi

MERLIN, UN MYTHE CELTIQUE AU MOYEN-ÂGE

Conférence donnée le 27 février 2001 par Philippe Walter
pour les Amis des Études Celtiques

Peut-on vraiment, à partir des textes médiévaux, retrouver la cohérence mythique du personnage de Merlin ? Qu'est-ce qui peut attester de l'origine celtique de Merlin ? Que peut-il rester au Moyen-Âge de la figure originelle de Merlin ?

On notera que, dans les textes médiévaux, y compris français, l'histoire de Merlin se déroule dans des régions où des langues celtiques continuent de se parler au Moyen-Âge. Ainsi, on voit souvent Merlin rendre visite à Maître Blaise dans le Northumberland. Cette région jouxte l'Écosse qui parle une langue celtique. Le nom de Merlin est éponyme d'une ville galloise : Caermarthen, où l'on parlait évidemment le gallois. C'est d'ailleurs un clerc gallois, Geoffroy de Monmouth, qui écrit une *Vie de Merlin* en latin, achevée entre 1148 et 1155, qui reste un témoignage essentiel sur le caractère archaïque du personnage. On sait enfin que Viviane fera disparaître magiquement Merlin dans la forêt de Brocéliande (autre région où se parle une langue celtique : le breton). L'existence d'une toponymie et d'une onomastique celtiques, ajoutée au fait qu'il existe toute une littérature galloise sur le personnage de Merlin constituent une forte présomption sur l'origine celtique (plutôt brittonique) de l'enchanteur.

Comme on sait, par ailleurs, que les écrivains français du Moyen-Âge n'inventaient pas les récits qu'ils racontaient, mais puisaient leur matière dans un folklore oral d'origine brittonique, on peut suspecter que Merlin est le résidu d'une vieille divinité des Celtes préchrétiens. Son histoire relève des antiques récits sacrés des Celtes insulaires. En plus d'un millénaire ils ont eu le temps de dériver vers des contes folkloriques dont la transmission avait été jusque-là essentiellement orale. C'est justement sous cette forme qu'ils sont recueillis par écrit aux XII^e et XIII^e siècles par des écrivains qui vont ainsi les fixer pour la postérité, non sans leur avoir imprimé au passage une marque chrétienne.

Deux pistes peuvent être explorées pour vérifier le postulat que Merlin est une antique divinité des Celtes (fig. 1) : la piste iconographique (des descriptions de Merlin peuvent être confrontées à des portraits de divinités anciennes des Celtes), la piste de l'étymologie et de la mythologie comparées.

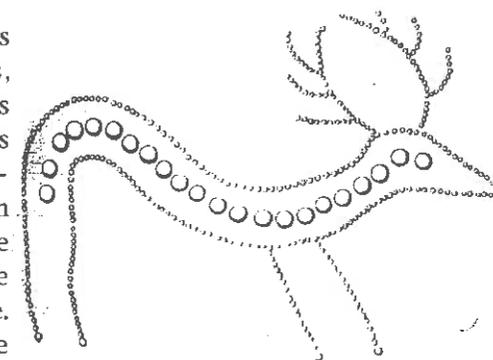


fig. 1. - Détail d'un décor d'une situle en bronze représentant un cerf. Trezzo d'Adda (près de Milan).

Monsieur l'abbé Gabriel Guillaume, maintenant retiré à Sainte-Anne d'Auray, nous a envoyé récemment des extraits de sa revue *Le Lian*, numéros de mars-avril et mai-juin 1999. On y trouve en particulier une interview intitulée « L'abbé Gabriel Guillaume, dialectologue », où le savant rappelle les principales étapes de sa vie et de son travail. L'interview est éditée en deux « verdes » (mot de l'Ouest, qui a une infinité de sens : [verré], volée de bois vert, racée, vagabondage...) Longtemps professeur de linguistique romane à l'Université Catholique d'Angers, l'abbé Guillaume a fondé et animé une équipe de recherche spécialisée dans la description des variétés dialectales du français de l'Ouest.

L'abbé Guillaume analyse aussi sa contribution aux *Mélanges Per Denez*. Le tout est, opportunément, agréablement de cartes linguistiques tirées de l'ALBRAM (*Atlas linguistique et ethnographique de la Bretagne Romane, de l'Anjou et du Maine*) :

ainsi la carte du mot *Lierre*, où [lyér] le dispute à [brju] (pron. 'brou'), ou la carte « Moyette de bié noir », qui se présente comme une carte aréale, chaque zone dialectale étant soigneusement délimitée. À côté de formes compréhensibles comme *gerbons*, *picots*, *javelots/gabelots*, *boté/bodyoox:butyaoux*, on y trouve de bizarres *tyoches*, *vyoches*, *tyintiaux* ou *q(s)ymiteaux*, etc. On trouve aussi des extraits de la *Marche armoricaine*, n° 8 (« Documents de dialectologie armoricaine »). Ces documents incluent de précieuses notes manuscrites de l'abbé Guillaume :

1) à propos de *brou* « lierre », qui viendrait plutôt du germanique que du celtique ; car il a existé un français *brouste* « herbe verte, nouvelle pousse », issu d'un germ.**brust* et qui se retrouve dans fr. *brouster* ;

2) à propos de *gléri* « chèvrefeuille », plante parfois confondue avec le hiseron, *turli* ; — la forme *vidél*, *vizel*, est certainement d'origine celtique (cf. gall. *gwyddbwyd*, moy.bret. *gwezvoud*) ;

3) à propos de *glézu* « chaume » qui est sans doute identique au français de Bretagne *glui* « chaume de seigle (de couverture) »

L'étymologie du nom de Merlin est discutée, on retient tantôt **mort-*

dunum signifiant « forteresse de la mer » (mais pourquoï Merlin serait-il une forteresse ?), tantôt un adjectif gallois **mort/n* signifiant « le maritime ». Si les deux étymologies ont pour dénominateur commun la mer et ne sont pas si différentes, la seconde nous paraît mythologiquement plus vraisemblable. En effet, le nom de Merlin ne ressemble sans doute pas par hasard à des noms de poisson : le merlan, le merlu, le marlin. Cette étymologie en ferait l'équivalent du dieu éponyme de l'île de Man : Manannan, fils de Lyr (c'est-dire fils de l'Océan) qui apparaît dans les Mabinogion sous le nom de Manawyddan ab Ier.

Tous les traits essentiels du personnage de Merlin (ses dons de métamorphose accompagnant ses dons de prophète) s'expliquent par cette origine marine. Pour bien le comprendre, il suffit de se rappeler le personnage de Protée dans l'*Odyssée* d'Homère (chant IV, vers 450 et suiv.) Protée est le Vieux de la Mer, l'être primordial (son nom vient du grec *protos* signifiant « le premier ». Doué de pouvoirs prophétiques et du don de métamorphose (comme Merlin précisément), Protée est le gardien du troupeau des monstres marins. Il n'accepte de prophétiser que sous la contrainte, après avoir pris des formes éfrayantes ou insaisissables.

Merlin est un véritable Protée celtique. Ses dons de métamorphose l'apparentent au Protée hellénique, mais si les deux créatures se ressemblent tant, ce n'est pas en vertu d'une imitation directe et consciente des écrivains médiévaux qui auraient pour ainsi dire copié le personnage grec. Cette similitude s'explique plutôt par un héritage culturel commun qui remonte à la période indo-européenne mais qui intègre probablement des éléments encore plus archaïques relevant du chamanisme eurasiatique : on songe au motif du vol éarien de devins comme Suihne (analogue irlandais de Merlin) qui rappelle les levitations ou ascensions chamaniques.

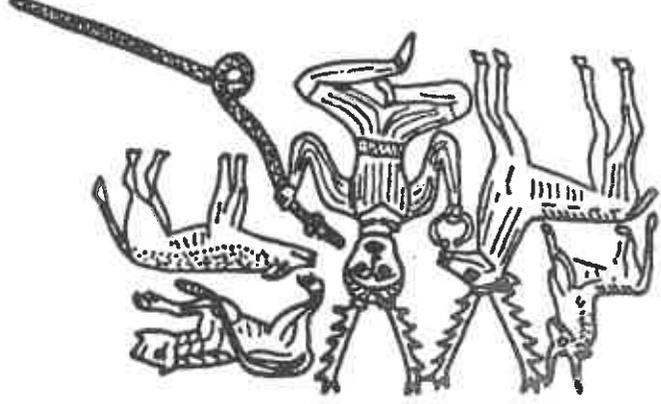


fig. 2 - - Détail du bassin en argent de Gunderstrup, trouvé au Jutland, Danemark. Art istro-ponique, I^{er} siècle av. J.-C.

L'ÉTUDE DES CELTES EN PRIMAIRE CHEZ LES BELGES.

La revue *Arduina*, du Centre de Recherches archéologiques en Ardenne (CRAA, Place Communale 1, Libramont, 6800 Belgique) nous communique :

« à partir de septembre 2001, les Celtes seront officiellement inscrits dans les programmes d'histoire en Belgique. Cette décision touche les enfants de 8 à 14 ans... »

Nous ne pouvons qu'applaudir à cette décision, que nous sommes encore loin, hélas, de voir appliquer en France. Nous recommandons à nos amis Belges le dernier livre de Venceslas KRUTA, véritable encyclopédie de la celticité :

Venceslas KRUTA — LES CELTES, HISTOIRE ET DICTIONNAIRE, DES ORIGINES À LA ROMANISATION ET AU CHRISTIANISME.

Éditions Robert Laffont, Collection Bouquins, Nov. 2000. 1020 pages. 189 FF.

Philippe WALTER (direct. de) — LE LIVRE DU GRAAL, T.I., *Joseph d'Armathie, Merlin, Les premiers faits du roi Arthur. D'après le manuscrit S 526. Universitäts- und Landesbibliothek Bonn, folio 129 verso, col. a : Maître Blaise met par écrit le récit de Merlin.*

Éditions Gallimard, NRF, Bibl. de la Pléiade, 2001. (prix de lancement jusqu'au 31 août 2001 : 399 FF ensuite 450 FF).

À paraître : Tome II : *Lancelot*, depuis « La Marche de Gaule » jusqu'à « La Seconde partie de la Quête de Lancelot ». — T. III : *Lancelot*, « Seconde partie de la Quête de Lancelot », *La Quête du Saint Graal*, et *La Mort du roi Arthur* ».

AUROCHS, LE RETOUR, *Aurochs, vaches et autres bovins, de la préhistoire à nos jours.* Avant-Propos de Marie-Jeanne Roulière Lambert, Conservateur, musée d'archéologie, 25 rue Richebourg, 39000 Lons-le-Saunier F. 238 p. 190 FF.

Le Centre Jurassien du Patrimoine publie une série de livres dont nous signalons le vif intérêt. L'un d'entre eux a particulièrement retenu notre attention, il signale la reconstitution de bovidés primitifs, aurochs, bisons... et retrace l'histoire de cette « reconstruction » d'animaux disparus depuis long temps. Ils peuvent être vus à « La Ferme de l'Auroch », 39210 Ménétreux-en-Joux, où ils vivent dans une zone naturelle marécageuse du Jura français.

Xavier DELAMARRE — DICTIONNAIRE DE LA LANGUE GAULOISE (Préface de P.-Y. LAMBERT)

Éditions Errance, 2001. 384 pages, 16 x 24 cm. 190 FF

Les linguistes, par un long travail étymologique et comparatif, commencent à décrypter la langue que parlaient les habitants de la Gaule quelques siècles av. J.-C. et dont ils conservèrent l'usage au début de notre ère. L'archéologie, par ses trouvailles, permet de mieux comprendre le vocabulaire et la grammaire du gaulois.

Les apparences de Merlin sont certainement révélatrices de son être divin primitif lorsqu'on compare l'enchanteur à divers témoignages archéologiques du monde celtique. Un roman français en prose du XIII^e siècle (intitulé *Les premiers faits du roi Arthur*) montre Merlin se transformant en cerf. On connaît le rôle du cerf chez les Celtes et ses nombreuses représentations sur des objets à caractère cultuel comme le célèbre bassin de Gundestrup (fig. 2) : un personnage avec des bois de cerf tient un serpent à la main, il se définit ainsi comme le maître des animaux. S'il maîtrise les animaux c'est certainement qu'il participe de leur nature (il peut prendre leur forme) mais il témoigne aussi d'une nature supérieure (proprement divine).

C'est en compagnie d'un autre animal bien connu du monde celtique (le cochon) que Merlin se trouve dans un poème gallois intitulé *Yr Oianau* (« le porcelet »). On voit l'enchanteur s'adresser à ce porcelet et lui tenir un long discours comme s'il parlait à un confident. On connaît l'extraordinaire statuette d'Euffigneix (fig. 3) représentant une divinité masculine sur le devant de laquelle est disposé verticalement un sanglier. Nul doute que la mythologie du porc (animal sacerdotal chargé d'un éminent symbolisme chez les Celtes) peut éclairer ce lien singulier entre Merlin et le porcelet d'une part, entre le dieu d'Euffigneix et le sanglier d'autre part. Dans le roman de *Merlin* par Robert de Boron, Merlin apparaît dans un étrange accoutrement. Il entre dans une ville sous les traits d'un bûcheron, une grosse cognée au cou, chaussé de gros souliers, vêtu d'une courte tunique en lambeaux, les cheveux longs et ébouriffés. Comment ne pas songer ici à l'étrange bûcheron divin représenté sur le pilier des Nautes (fig.4) de Lutèce ?

On terminera enfin par cet extraordinaire portrait de Merlin figurant dans un roman du XIII^e siècle intitulé le *Livre d'Artus* où l'on n'aura aucun mal à reconnaître plusieurs figures essentielles des mythes celtiques que le Moyen Âge regroupé souvent sous le terme commode et vague d'Homme Sauvage. Cet être hybride, ce Vieux de la Forêt, véritable composé d'homme et de plusieurs sortes d'animaux est ni plus ni moins la synthèse de tous les états de l'être, figure de l'unité divine en ses multiples apparences. Figure de l'origine, Merlin



fig. 3. - Le dieu d'Euffigneix (Haute-Marne. 1^{er} s. ap. J.-C.).



fig. 4. - Une face du pilier des Nautes. Musée de Cluny, Paris.

incarner l'ère (fig. 5) des commencements du monde, celui qui sait, le très savant (le « druide » donc), parce qu'il a été successivement chaque parcelle ou chaque être de l'univers : « Il vint à l'esprit de Merlin d'aller se divertir dans la forêt de Brocéliande et d'y faire quelque chose qui lui vaudrait une éternelle

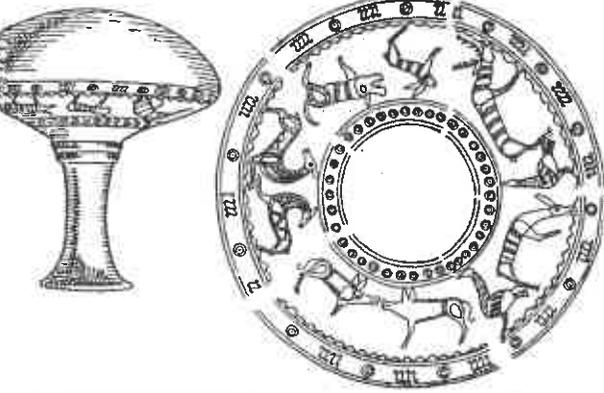


fig. 5. - Céramique de Matzhausen (Haut Palatin).
Cycle des métamorphoses animales du devin ?

renommée. Il se changea en une forme telle que personne n'en avait encore vu ou connu par oui-dire de pareille. Il devint un gardien de troupeau, un énorme gourdin à la main, enveloppé dans une grande peau de bête ; de cette peau la fourrure était si épaisse qu'elle dépassait la longueur de la plus grande main connue, et elle n'était ni noire ni blanche mais rousse et couleur de fumée, et ressemblait à une peau de loup. Il s'adossa à un vieux chêne moussu et s'appuya sur son gourdin. Il était grand, voûté, tanné, efflanqué, chevelu, extraordinairement vieux. Il s'était à ce point transformé que ses oreilles, larges comme un éventail de vanneur, lui pendaient jusqu'à la taille. Il avait les yeux entoncés dans les orbites, énormes et sombres, la tête aussi grosse qu'une tête de taureau sauvage, et la chevelure si longue qu'elle lui arrivait à la taille, raide et hérissée, noire comme de l'encre. Sa bouche était aussi grande et large que la gueule d'un dragon, et était fendue jusqu'aux oreilles ; ses dents étaient blanches et comme ses lèvres lippuées étaient toujours ouvertes on ne voyait qu'elles. Il avait sur le dos une bosse aussi grosse qu'un mortier. Chez lui, les deux pieds se trouvaient à l'endroit où un homme terrestre a les talons et ses mains montraient leurs paumes à la place de leur dos¹. »

Philippe WALTER
Professeur à l'Université de Grenoble
Directeur du Centre de Recherche
sur l'Imaginaire

NOTE :
1. - Le Livre d'Artus. Édition de H.-O. Sommer, Washington, Institut Carnegie, 1913.
Éléments de bibliographie :
On trouvera une étude et une bibliographie étendue sur les problèmes mythologiques posés par Merlin dans nos deux ouvrages :
— *Merlin ou le savoir du monde*, Paris, Imago, 2000, Philippe Walter (en collaboration avec C. Bord, N. Stalmans, J.-C. Berthel).
— *Le Devin maudit, Merlin, Lilloken, Suibhne*. Textes et étude, Grenoble, ELIUG, 1999. (Collection « Moyen-Âge européen ».
Philippe Walter — Une livraison de la revue IRIS « Revue du Centre de Recherche sur l'Imaginaire de Grenoble » contiendra une série d'articles sur Merlin (à paraître durant l'été 2001).

e) Les dieux vigneron.

La Gaule abonde en statues de dieux ayant pour attributs des serpentes, des maillets, des tonnelets... Paul-Marie Duval a analysé le panthéon celtique et tracé le portrait de Sucellos, dieu barbu vêtu d'une chemise (ou surcot) serrée à la taille, de braies et d'un capuchon, il est généralement représenté avec un tonnelet et tient en main le maillet des tonneliers.
Des statues au maillet, au tonnelet ou à la serpente ont été trouvées à Gannat, Vichy, Autun, Sens, Marmagne, Cussy-le-Châtel, Torcy... (fig. 7 a, b, c). On peut en conclure que ces statues, fort nombreuses, qui nous montrent un dieu porteur des outils du vendangeur ou du tonnelier, typiquement celtique par ses vêtements et par ses attributs, est un dieu vigneron.
C'est là une preuve supplémentaire, s'il en faut encore, que les Celtes connaissaient la viticulture, puisqu'ils vénéraient le dieu qui leur en avait enseigné la pratique.

NOTES

1. KRUTA Venesia — *LES CELTES, Histoire et Dictionnaire. Des origines à la romanisation et au christianisme*, page 9, Éditions Robert Laffont, Collection Bouquins, Nov. 2000.
2. Ensemble du pédoncule et des pédicelles des grains formant une grappe de raisin. GUILLAUME Jean-Paul — *Les passotes de la fin de La Tène en Gaule et dans le monde celtique*, Gallia, 35, 1977.
3. CÉSAR Jules — *La guerre des Gaules*, VIII, 42, 1.
4. MAIER F. — *Vorbericht über die Ausgrabung, Den Spätkeltschen Oppidum von Manching, Germania*, 63, 1985, p. 17.
5. DUVAL Paul-Marie — *Les dieux de la Gaule*, Éditions Payot, Paris, 1976.

ILLUSTRATIONS

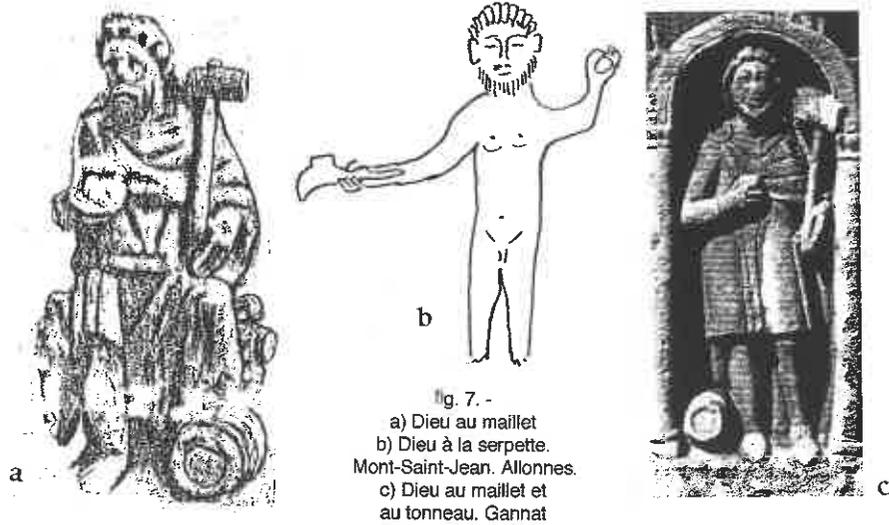
Les illustrations de cet article, n° 4 et 5, ont été tirées de l'ouvrage de Jean-Paul GUILLAUME, *Les passotes de la fin de La Tène, en Gaule et dans le monde celtique*. Gallia, 35, 1977.

Ce bulletin
est le dernier de la session universitaire
2000 - 2001.
Pour recevoir le prochain numéro
qui paraîtra en octobre prochain,
veuillez nous adresser votre
rédaction
avant le mois d'octobre

Les Celtes avaient su mettre en œuvre des techniques et des outils perfectionnés pour réaliser un contenant particulièrement performant, facile à manipuler et à empiler, d'une forte capacité, pesant peu et résistant aux chocs ; tous avantages que l'amphore ne présentait pas.

Il est extraordinaire de penser aujourd'hui qu'ils avaient imaginé de faire tenir un liquide dans cet assemblage fort compliqué de morceaux de bois qu'est le tonneau. Il ne subira aucune modification essentielle au cours des âges car, dès l'origine, il avait déjà sa forme définitive. Il est resté le moyen le plus efficace pour stocker et transporter le vin, il ne lui donne aucun goût et favorise son mûrissement.

César témoigne du fait que le tonneau était un mobilier commun chez les Gaulois avant l'arrivée des Romains, avec l'anecdote du siège d'Uxellodunum, il écrit : *une aussi grave menace alarme les assiégés qui, remplissant des tonneaux avec du suif ou de la poix, les font rouler en flammes sur nos ouvrages*⁴...



On a trouvé, sur les sites laténiens, des outils de tonnelier aussi parfaits que les outils actuels. Plus de quatre-vingt tonneaux ont été découverts en Europe sur vingt-cinq sites différents, ils avaient généralement servi au cuvelage de puits et ils ont résisté à la dégradation. Le plus grand nombre de ces cuvelages se trouvait le long du Danube, du Rhin et en Grande Bretagne, il faut citer notamment un tonneau dont l'origine celtique est irréfutable, trouvé fossilisé dans un fossé de Manching, site celtique non perturbé, où il avait servi au cuvelage d'une source⁵.

LA LANGUE GAULOISE À TRAVERS LES DOCUMENTS EN CURSIVE LATINE

Conférence AEC du 27 mars 2001, par Pierre-Yves LAMBERT

Le corpus des inscriptions gallo-grecques édité par Michel Lejeune (1985) incluait déjà les graffites (env. 230 marques de propriété sur céramique, sur un total de 300 env.). Ces graffites étaient importants, car ils démontraient deux faits méconnus :

- la diffusion de l'alphabet dans les différentes couches sociales
- la diffusion géographique de l'écriture gallo-grecque très loin dans le nord : 30 graffites à Bibracte, par exemple.

Pour l'épigraphie gallo-latine (en langue gauloise et en écriture latine), la problématique est exactement la même. En dehors de rares inscriptions sur pierre (à peine une vingtaine), on a affaire à une variété d'écriture appelée *cursive latine*. La cursive est une forme d'écriture relâchée, qui doit être rapidement exécutée. C'est une écriture qui a beaucoup de variétés différentes,

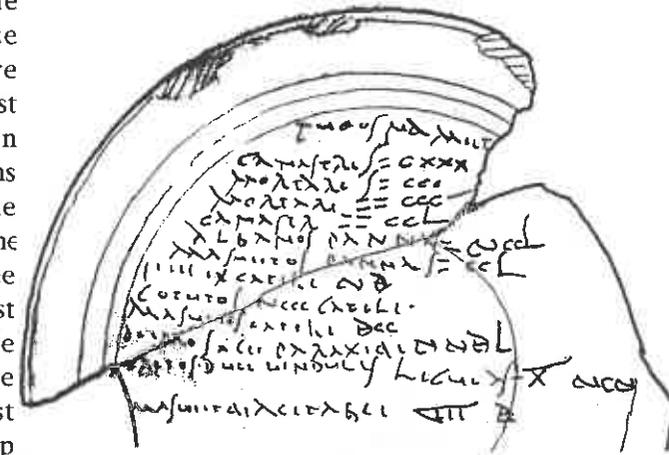


fig. 1. - Comptes de potiers de La Graufesenque. D'après R. Marichal.

selon les lieux, les époques. Elle provient de l'écriture capitale des inscriptions lapidaires d'époque républicaine ; elle continue notamment la forme de E et F caractéristique de cette époque : E en deux traits verticaux.

Les supports habituels de la cursive sont les tablettes de cire / les tablettes (ou plaques) de plomb / les tessons de céramique ou les vases entiers / la terre cuite de construction (brique, tuile) etc. Il y a aussi les graffites sur les murs (comme à Pompeï) et les écrits sur supports périssables, comme les feuilles de bois de Vindolanda (une garnison romaine sur le mur d'Hadrien, au nord de l'Angleterre).

Les inscriptions gauloises en cursive sont beaucoup plus nombreuses que les inscriptions sur pierre en capitale. Les raisons en sont :

- la facilité d'exécution,
 - le caractère bon marché des supports,
 - et (corrélativement) l'emploi quotidien dans la vie privée,
- tandis que l'épigraphie sur pierre est réservée aux textes officiels de la vie publique, faits pour durer.

Le latin s'est vite imposé comme langue des actes publics, mais le gaulois

continuait d'être employé dans la vie quotidienne, à la fois dans les activités artisanales et commerciales (artisans et marchands) et dans la sphère de la vie privée — les messages privés. L'exemple le plus parlant de l'usage du gaulois écrit chez les petits artisans est fourni par les poters de La Graufesenque tout au long du 1^{er} siècle (fig. 1). Plusieurs autres comptes de potiers paraissent avoir été conservés (à Montans, à Blickweiler...)

Mais on pourrait mentionner bien d'autres corps de métiers où la cursive latine est couramment pratiquée, soit en gaulois, soit en latin, pour les commandes, les livraisons, les factures ; ainsi :

- chez les briquetiers et les tuilliers ;
- chez les carriers : la carrière de Saint-Boil en Saône-et-Loire conserve une commande de pierres taillées ;

• chez les peintres ou plâtriers ; ainsi une inscription à Jublains décrit, en cursive latine et en latin, les opérations à pratiquer sur un mur.

C'est donc dans ce milieu de petits artisans que s'entretenait un emploi de la cursive ; c'est une école « rustique » pour les illettrés, qui apprennent l'alphabet durant leur période d'apprentissage. La tuile alphabétique de Châteaubleau nous montre comment se transmet l'usage de l'écriture sur le lieu de travail : l'apprenti n'apprend pas seulement le métier de tuilier, mais aussi l'alphabet et l'écriture.

Notre conférence du 27 mars a longuement rappelé les résultats obtenus par Robert Marichal dans son édition des graffiti de La Graufesenque, en gaulois puis en latin (édition de 1988).



fig. 2 - Basassac (Lozère). « neddamon delgu linda » (le contenu des boissons des suivants)

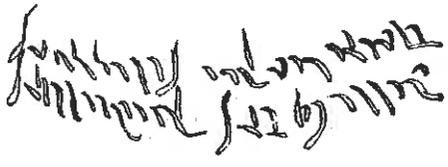


fig. 3 - Basassac. Référence à deux noms de potiers : « billicotas rebellias tloinuoru siluanos »

La latinisation progressive apparaît d'abord dans les dessins-ces des noms de potiers et des noms de vases, qui passent d'une flexion gauloise à une flexion latine (mais les noms sont inchangés). Dans un premier temps, les noms latins sont généralement gallicisés (*Mansuetus*, *Albanus* > *Ma(n)suetos*, *Albanos*) avec aussi, parfois, des traces, moins nombreuses, du phénomène inverse, ce qui signale le bilinguisme généralisé de ce milieu (ainsi *Windius*). Puis les initiales passent du gaulois au latin, et cette fois la latinisation est presque totalement réalisée.

Le premier compte avec intitulé latin connu pour ce corpus de La Graufesenque a été découvert par Howard Comfort au Louvre et publié par P.-M. Duval et R. Marichal dans les *Mélanges Pignatol*. Ce texte a confirmé la traduction de *Cassidannos* = *flamen*, de *tutosos* = *furnus*. Le graffiti 76, a fourni

À partir de l'époque de La Tène moyenne, les bronziers celtes ont entrepris de fabriquer des passeroles d'une typologie différente, ce sont des petits récipients hémisphériques de 7 à 8 cm de diamètre, en fine tôle de bronze d'une seule pièce, des trous minuscules sont disposés selon des traces représentant des figures géométriques ou des rinceaux de belle facture celtique. Ces récipients sont munis d'un ou deux pouces (ou doigts) soudés sur le bord pour en faciliter la préhension. Ils sont abondants sur les sites de l'Europe celtique, depuis la Yougoslavie jusqu'à la Grande Bretagne : ces passeroles sont inconnues en Italie et leur disparition coïncide avec l'arrivée des Romains³.

(d) Le tonneau oubartrique

L'archéologie a confirmé la présence de la vigne en Europe celtique. Comme tous les viticulteurs de leur époque, les Celtes possèdent non seulement la vigne, mais l'outillage et les pressoirs. La vigne figure sur le *calendrier lunaire celtique des arbres* ou « *Cad Godden* » reconstitué par l'Irlandais Robert Graves où le mois de *Muin*, du 2 au 29 septembre, est consacré à la vigne.

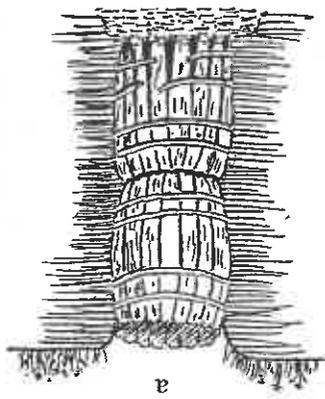
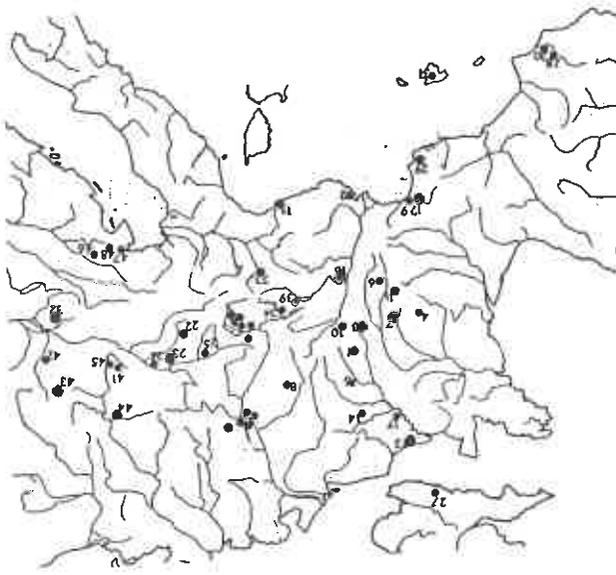


fig. 6 - Différents modèles de cuvage, d'après Brever : a) cuvage double, b) cuvage d'un puits à Harebøke.

Les Celtes avaient encore inventé le récipient idéal pour la fabrication et la conservation du vin : la barrique ! On y transvasait le jus de raisin après sa fermentation et sa décantation, elle servait aussi à le transporter.

fig. 5 - Carte de répartition des passeroles celtiques.



jusqu'à former une douille ; la méthode idéale fut de munir la lame d'une soie qui pénétrait dans le manche, elle pouvait alors émerger à l'extrémité où, repliée, elle donnait plus de solidité à l'ensemble.

Au V^e siècle av. J.-C., on voit dans la décoration du dos d'un miroir étrusque la représentation d'une serpente dont la forme est identique à celle qui figure sur la « tapisserie des vendanges ». Ces images sont identiques à celles représentées dans un catalogue des « Manufactures françaises » de 1893 (fig. 1). Toutes ces figures montrent bien la pérennité de forme de la serpente du vigneron.

Cent vingt serpettes laténiennes ont été trouvées sur des oppida, habitats, sanctuaires et dans des tombes ou dépôts. Les serpettes trouvées dans des dépôts et surtout dans des sépultures peuvent être datées par le mobilier qui les accompagne. Jadis les fouilleurs ne portaient pas attention aux petits morceaux de ferraille rongés par la rouille qui étaient peut-être des lames de serpettes ou, convaincus que les Celtes ignoraient la viticulture, ils ont classé « gallo-romaines » des serpettes trouvées sur des sites laténiens.

b. Les pressoirs.

Les résidus de pressage et les tas de pépins de raisin trouvés sur les sites de l'Âge du Bronze en Europe ont permis de dire que des hommes fabriquaient, à ces endroits, une boisson en pressant du raisin. La méthode la plus simple et la plus efficace pour extraire le jus de la pulpe de raisin est le foulage avec les pieds : sous leur pression élastique les grains éclatent et libèrent le jus sucré, sans que soient broyés les pépins, les peaux et les rafles². Ensuite, pour presser le raisin, on a remplacé les pieds de l'homme par des pierres, puis on a mis au point un système de pressage par levier.

c) La passoire.

Au IV^e s. av. J.-C. les bronziers celtes maîtrisaient la fabrication des services à vin, des chaudrons, des cruches, des coupes, des passoires... Les vases, d'inspiration étrusco-orientale pour la forme, étaient typiquement celtiques pour la décoration.

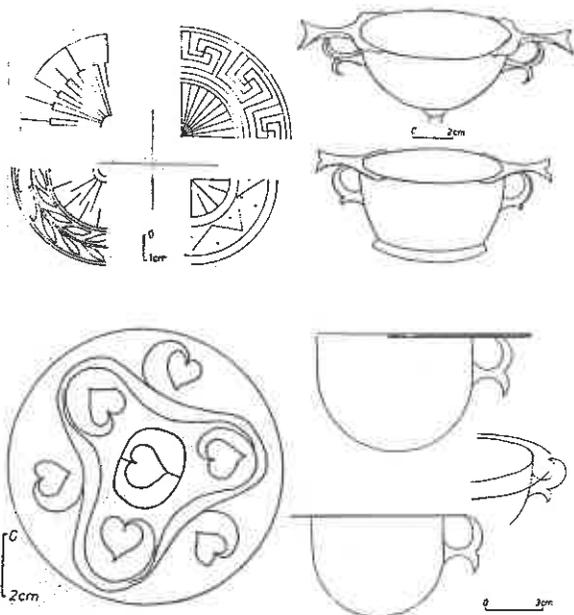


fig. 4. - Passoires celtiques. II^e s. av. J.-C.

le mot latin *oneratus* « chargé », traduction du gaul. *luxtos*.

Parmi les graffites sur coupelle, on distingue :

- des inscriptions ludiques, comme celle de Banassac maintenant au MAN, « inscription parlante » destinée à un jeu de banquet, *Neddamon delgu linda* (fig. 2), élucidé par J. Vendryes après relecture des deux dernières lettres par R. Marichal : « je contiens la boisson des suivants ».
- des inscriptions publicitaires, ainsi le graffite de La Graufesenque comportant le mot *Aricana* — nom d'un atelier ou d'un potier.

On peut hésiter entre publicité ou contre-publicité dans le cas d'un graffite de Banassac, où l'on reconnaît deux noms de potiers de Banassac, Billicatus et Silvanus (fig. 3) : « Les Billicatos — très beaux — c'est Siluanos qui les a faits » — mais *rebellias* est de traduction incertaine.

À Banassac encore, un graffite fait de la publicité commerciale pour toute

la production des Rutènes — si ce n'est pas seulement pour celle d'un potier Rutenos : « aime les coupes rutènes, tu seras le roi du banquet » si *celicnos* est la salle de banquet ; mais Szeme-renyi estime que c'est un autre nom de la coupe...

On a présenté le plat de Lezoux et les diverses hypothèses présentées à son sujet :

lettre contenant le testament spirituel d'un père à son fils (Fleuriot), ou prescriptions morales dans le genre « Miroir du prince » et destinées à prôner les valeurs militaires (Kim McCone). A l'appui de la fonction de « lettre », on notera que d'autres graffites sur céramique, en latin, ont pu avoir cette fonction, ainsi un graffite trouvé à Pforring en Bavière. La lecture est difficile par endroit, car le texte a été gravé après cuisson.

On a cité le graffite de Vayres, Gironde (compte de potiers du milieu du II^e s.) comme un exemple de la persistance du gaulois dans un milieu artisanal dans le Sud-Ouest. Mais c'est du gaulois tardif, où les finales sont usées (chute de -s et de -n finaux).

LES PLOMBS

A côté des amulettes de protection (Lezoux), et des maléfices ou *defixiones* faisant appel aux dieux infernaux, il y a eu certainement aussi un emploi courant et quotidien du plomb pour les messages, les comptes, les

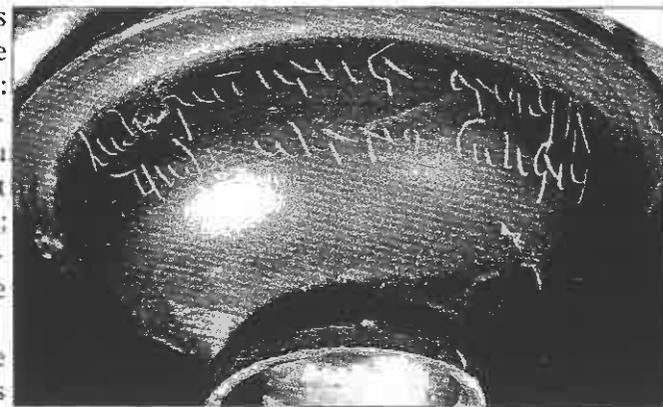


fig. 4. - Coupe de Banassac. « lubi rutenica onobia tiedi celicnu », aime les coupes rutènes (?)

RECHERCHES SUR UNE VITICULTURE ARTISANALE CELTIQUE
(3ème partie) ANTERIEURE À LA CONQUÊTE

...Même la culture de la vigne, considérée généralement comme un apport indiscutable de la colonisation, semble avoir été pratiquée déjà longtemps auparavant, dès la fin de l'âge du Bronze, dans certaines régions de l'Europe intérieure... Venceslas Kruta 1.

111. L'ARCHÉOLOGIE ET LA

VITICUL-
TURE CELTIQUE

a) Les serpentes de vigneron (suite)

Il est possible de suivre l'évolution de la serpette par son mode d'emmanchement : le mode le plus archaïque fut d'introduire la lame dans une fente de la poignée en bois et de l'y fixer à l'aide de rivets. Pour donner plus de stabilité à l'emmanchement, l'artisan a muni d'aillères la base de la lame ; repliés, ces aillères enserreraient le manche. L'importance des aillères s'est accrue peu à peu, allant

RÉCOLTE DES RAISINS

Très efficace pour la protection des fruits. Lire avec instruction... 3,50

Serpette à vendanges, lame ébréchée, acier poli, manche bois, 1208. Long. 14 cm. 2,20

Serpette à vendanges, lame ébréchée, acier poli, manche bois, 1208A. Long. 14 cm. 3,30

Serpette à vendanges, grand modèle, renfort, pouvant couper les sarments de vignes, 3213. Long. 21 cm. 7,75

Serpette à vendanges, 3213A. Long. 21 cm. 1,10

Serpette à vendanges, on acier extra, lame et manche d'une seule pièce, 3218. Long. 16 cm. 4,45

Serpette à vendanges, 3218A. Long. 16 cm. 6,65

Serpette à vendanges, 3218B. Long. 16 cm. 8,85

fig. 1 - Extrait du catalogue des "Manufactures françaises", 1893

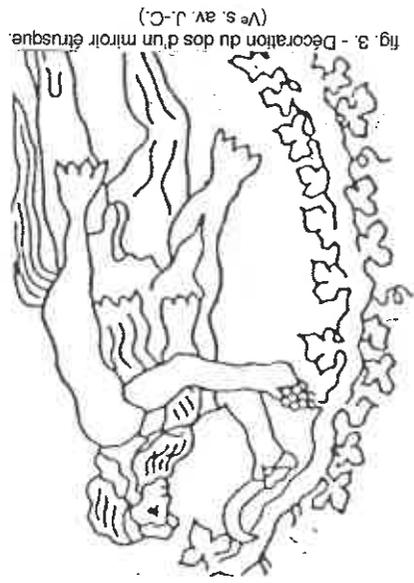


fig. 3 - Décoration du dos d'un miroir étrusque. (V's. av. J.-C.)



fig. 2 - Tapisserie des Vendanges datée de 1500. Musée de Cluny, Paris.

étiquettes, mais ce sont surtout les *defixiones* qui ont retenu l'attention. Au Mans, un plomb trouvé récemment comporte un texte magique gaulois écrit par dessus un compte en latin... Il reste encore quelques plombs magiques à exploiter dans les réserves des musées. Le plomb provenant de Mas-Marcou, à Monastère-sous-Rodez est une *defixio*, avec trois fois le même texte (en latin, plus quelques mots étrangers *Bregissa brondorix*...)

Tout le monde connaît à présent le plomb de Chamalières (fig. 5) : son caractère de *defixio* avait été contesté par Fleuriot, à cause de formules bizarres trouvées dans la fin du texte, du genre « aveugle je vois ». En fait on a ici tous les éléments d'une *defixio*, peut-être judiciaire (c'est-à-dire, réalisée à l'occasion d'un procès). S'il y a des bons souhaits à la fin, c'est probablement pour « soigner » le dieu lui-même et gagner sa faveur : l'intercession de Maponos doit être obtenue en réclant des formules rituelles qui appartiennent à son culte ou à son mythe. Or le mythe de Maponos, d'après la légende gauloise de Mabon (dans Kulhwch) semble être celui d'un dieu ambivalent (c'est-à-dire appartenant aux deux mondes, ouranien et chthonien), parce qu'il est retenu prisonnier par les puissances infernales.

Ce texte est encore assez obscur. On peut donner une traduction approximative des trois premières lignes : les deux premières sont une invocation au dieu Maponos *Arueriatis*, sans doute appelé ainsi à partir du nom de lieu *Aruerion*, qui doit être l'ancien nom de Chamalières. Plusieurs éléments, dans la section qui suit la liste des noms, devront encore être réexaminés. Par exemple :

« qu'il soit tout contrefait avec les os droits courbes » (Lambert, LG)

« qu'il soit entier, je redresse le courbe » (Fleuriot), ou mieux :

« qu'il soit entier, bras et jambes », en admettant que *ambio*- est précisément le thème qui se retrouve dans le nom français de la « jambe », et que *regut*- est le correspondant exact de v.irl. *rig*, gén. *riged* « avant-bras ».

Le plomb de l'Hospitalet du Larzac, plus tardif, ne connaît plus l'emploi de *x* pour la vélaire spirante sourde. Comme dans toute *defixio*, une liste de noms propres représente les personnes visées par le malefice. Ce texte a apporté des informations extraordinaires sur : la morphologie des noms féminins, la

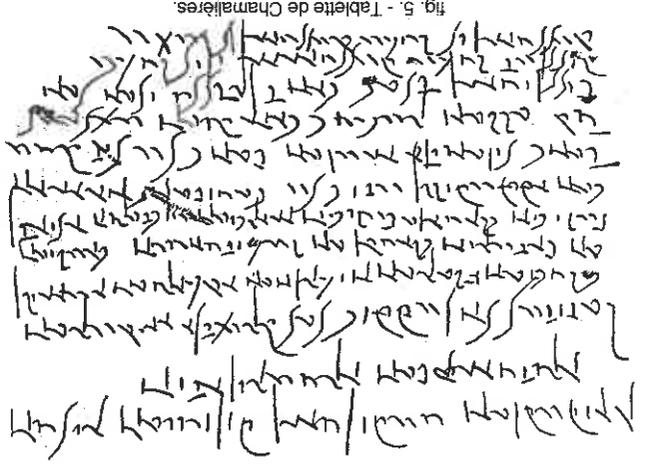


fig. 5 - Tablette de Chamalières.

LES ANIMAUX DANS LES RITES, LES MYTHES ET L'USAGE

XIII^{ème} Journée belge d'études celtologiques de la SBEC

Cette XIII^{ème} journée d'études celtologiques s'est déroulée à Bruxelles le samedi 10 février 2001. Le thème choisi était « les animaux et la place que les Celtes leur ont réservée dans leur imaginaire, dans leurs pratiques religieuses et dans leurs usages quotidiens ». Cette journée, qui s'est déroulée dans une agréable atmosphère de convivialité, a obtenu un grand succès, particulièrement en fonction de la qualité des orateurs. Le professeur Claude Sterckx, Président, présenta la journée en soulignant le rôle important que jouaient les animaux dans l'imaginaire celtique, les dieux et les héros évoluant dans un monde où les formes animales interféraient constamment et de manière fantastique.

— Patrice Méniel, CNRS Paris. Invité d'honneur — *Les animaux dans les pratiques religieuses des Gaulois* — Ces pratiques se présentent sous plusieurs formes : sacrifices dans les sanctuaires comme celui de Gournay-sur-Aronde (Oise) ; des restes de banquets ont été découverts en d'autres endroits, par exemple sur la place centrale d'Acy-Romance (Ardennes). On en trouve aussi sous forme d'offrandes alimentaires dans les rites funéraires, ou bien des restes de chevaux, ou encore dans les cendres, mêlées à celles du défunt. En Gaule septentrionale, le porc était l'animal de prédilection...

— Véronique Hurt, Musée des Celtes de Libramont (Belgique) — *Tombe à char en Ardenne et attelages celtiques* — L'Ardenne belge compte, comme généralement toute l'Europe celtique, une série de tombes à char de l'époque laténienne où le défunt, homme ou femme, se faisait inhumer sur un char à deux roues, en frêne, avec une caisse et un timon auquel deux chevaux étaient attelés. Ces chars, qui avaient tous été utilisés auparavant, se sont révélés être des ouvrages d'une technologie complexe et possède un système de suspension élaboré. Ces tombes se rencontrent dans la région de Neufchâteau où elles se concentrent sur un territoire exigu, circonscrit par la Vierre et la Sûre et témoignent d'une société hiérarchisée.

— Dominique Hollard, Cabinet des médailles, B.N. Paris — *Lugus et le cheval* — Cette communication visait à mettre en évidence les relations étroites qui liaient Lugus, le dieu majeur des Celtes, et les équidés, dans toute la Celtique, aussi bien en Espagne, en Gaule, en Italie du Nord que chez les Celtes insulaires...

— Bernard Merdrignac, Univ. Rennes II — *Le saint et les loups dans l'hagiographie bretonne du Haut-Moyenâge* — L'hagiographie bretonne comme celle des autres pays celtiques est un gisement de culture populaire détournée par les hagiographes à des fins exemplaires, et notamment les relations des héros avec les loups où les auteurs se sont efforcés de christianiser certains motifs comme celui du « loup-garou » ou du « meneur de loups »...

— François Cornillot, Univ. Paris-Sorbonne — *Clés slaves pour la reconstruction de la figure du cheval dans la religion indo-iranienne* — Selon Hérodote : « à la différence des tribus scythes ordinaires qui leur étaient subordonnées, les Scythes Royaux rendaient un culte particulier à leur Poséidon, *Apam Napat...* » Ces populations identifiaient leur souverain à ce dieu et le désignaient comme « le fils du dieu au cheval » en le rattachant à l'essence même du pouvoir royal...

Toutes ces interventions ont précieusement éclairé le rôle des animaux dans l'imaginaire foisonnant des Celtes qui s'est exprimé particulièrement dans l'exubérance de leurs œuvres d'art.

morphologie verbale, les noms de parenté, et diverses notions religieuses. C'est aussi un aperçu sur le monde des sorcières gauloises. La face 2b, porte un nouveau texte de six lignes, gravé par un scribe archaïsant.

On a discuté enfin les graffites sur tuiles trouvés à Châteaubateau. Un premier graffite gaulois, de quatre lignes, a été trouvé en 1968 (à La Tannerie) : la première ligne est très arasée ; on y trouve déjà le double -ss- barré, notation de l'affriquée dans la zone septentrionale.

Le graffite de onze lignes trouvé en 1997 est écrit dans une très belle cursive, riche de ligatures diverses : c'est une écriture de lettré. L'interprétation, encore dans les limbes, est gênée par plusieurs données : c'est un document excentrique par la date (gaulois tardif : milieu II^e s. au plus tôt) et par le lieu (c'est-à-dire, l'appartenance dialectale). Il y a peu de noms propres qui soient sûrs (*Papissore / Papissone* en est un). Ligne 1; *beni* semble être le nom de la « femme » (v.irl. *ben*) ; à la ligne 2, le membre de phrase *nei anmanbe gniou* paraît signifier « que je ne connais pas par ses noms », mais on se demande dans quelle situation une telle phrase a pu être prononcée. Parmi les mots d'analyse à peu près assurée, citons : *regenia* = **progenia*, « parents, famille », *qurpinno* = calque du latin *consors*, « époux, épouse » (?), *petame* « je demande », emprunt au latin *peto*, -ere, avec flexion athématique (**petami*). *Cluiou* est le verbe « j'entends ». *Anmanbe*, « par des noms », avec -nm- conservé, permet d'opposer ce dialecte à celui de la Gaule du Sud (car le même mot apparaît sous la forme *aniana*, avec -nm- > -nu-, dans le plomb du Larzac).

Cette tuile gravée a une fonction et un sens général qui restent encore obscurs. Il paraît difficile d'y voir une sentence judiciaire, comme c'est le cas pour une tuile gravée trouvée en Espagne (mais en latin). Le choix du support (tuile) paraît associé soit à la fonction d'affichage temporaire, soit à la fonction d'archivage : mais l'emploi du gaulois conduit à exclure un texte de caractère officiel, émanant des autorités. On a opté, provisoirement, pour un texte littéraire, composé à l'occasion d'un mariage (donc pour une cérémonie privée). On ne peut exclure a priori toute autre solution combinant les deux caractères

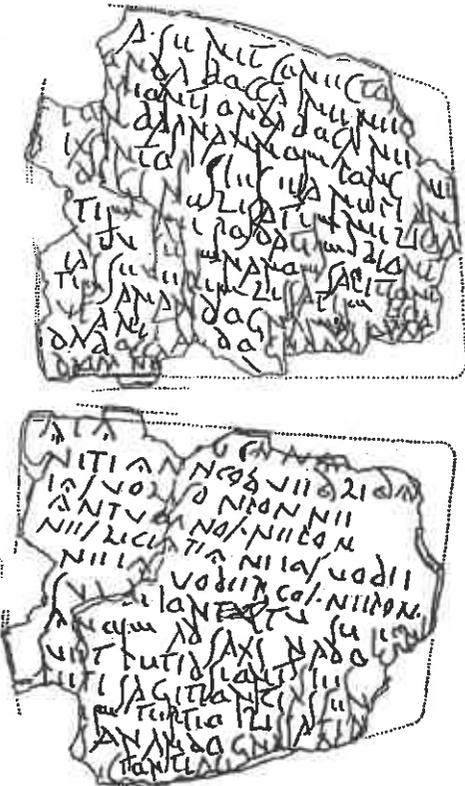


fig. 6. - Plomb de l'Hospitalet du Larzac, (face 2 a et 2 b).

mardi 27 novembre 2001

Venceslas KRUTA

Directeur d'études de protohistoire de l'Europe à l'EPHE
LES PARISIEN, UN PEUPLE GAULOIS AVANT ROME

janvier/février 2002

Martin ALMAGRO-GORBEA

Professeur à l'Université Complutense de Madrid
LES CONFÉRENCES GUEBRIÈRES DES CELTES D'HISPANIE

février/mars 2002

Paul-Georges SANSONETTI

Historien des religions
PRÉSENCE CELTIQUE DANS L'IMAGINAIRE ARTHURIEN

avril/mai 2002

Jean-Jacques CHARPY

Conservateur du musée d'Épernay
LES TOMBS À CHAR EN CHAMPAGNE

Toutes nos conférences sont illustrées par la projection de diapositives
Elles ont lieu le mardi, de 18 heures à 20 heures

à l'INSTITUT FINLANDAIS

60, rue des Écoles, 75005 Paris

(mètre : Odeon, Saint-Michel ou Cluny)

Prix d'entrée : 40 FF pour les non adhérents

Gratuit pour les Membres A.E.C. à jour de leurs cotisations.

LE VOYAGE D'ÉTÉ

du samedi 18 août au vendredi 24 août 2001

LE TOUR DE LA CORNOUAILLES ANGLAISE

organisé par le Cercle d'études mythologiques du Nord
est complet

0000

LE VOYAGE D'AUTOMNE

les samedi 27 octobre et dimanche 28 octobre 2001

LES SITES DE FRANCHE-COMTÉ ET

LE LATENIUM DE NEUCHÂTEL (Site de La Tène)

avec le Professeur Michel EGLOFF, créateur du Laténium

est complet

de solennité (ou de publicité), et d'affaire privée, non publique. Si jamais Papiassone était un théonyme, on serait conduit à inscrire le texte dans une démarche religieuse, comme par exemple une prière, une consultation d'oracle.

LA RENCONTRE DE LA LANGUE GAULOISE ET DE LA CURSIVE

LATINE

Comme on l'a vu, l'écriture en cursive reflète la vie quotidienne, avec ses activités diverses, les activités professionnelles des artisans et des marchands, mais aussi les besoins, envies, desirs et autres états d'âme que l'on peut manifester à ses familiers dans une correspondance personnelle. Il était naturel que cette écriture cursive, avec ses supports peu coûteux, reflète fidèlement l'usage linguistique réel, c'est-à-dire la langue effectivement parlée en Gaule aux premiers siècles de notre ère. Grâce à elle nous pouvons dater à peu près l'abandon de la langue gauloise sur le site de La Graufesenque : cela s'est produit sous Titus et Vespasien. Ces documents en cursive restent une source précieuse même au-delà, pour connaître les particularités locales du latin vulgaire. Si l'on en fait, un jour, l'étude systématique, l'historien pourra, je pense, en tirer d'importantes conclusions sur le milieu artisanal gallo-romain, sur son degré d'alphabetisation et son acculturation progressive au monde romain.

Pierre-Yves LAMBERT
CNRS / EPHE 4^e section

Bibliographie :

En attendant la parution du dernier tome du *Recueil des Inscriptions Gauloises* (II), 2 : inscriptions gallo-latines sur l'instrumentum), se reporter à :

P.-Y. LAMBERT — *La langue gauloise*. Éditions Errance, 1994 (LG).

P.-M. DUVAL, R. MARICHAL — Un compte d'entournement inédit de La Graufesenque,

Mélanges... André Piganiol, 1966, p. 1341-1352.

Robert MARICHAL — *Les Graffites de La Graufesenque*, Paris, C.N.R.S., 1988 (n° 74, p. 182).

Gérard MONTHEL — La carrière gallo-romaine de Saint-Boil, in *30 ans d'archéologie en*

Saône-et-Loire, Dijon, 1996, p. 289-296.

Comptes de tuiliers : cf. R.S.O. TOMLIN, *Roman Inscriptions of Britain*, II, fasc. 8.

« Plat de Lezoux » : cf. L. FLEURIOT, *Études celtiques*, XVII, 1980, p. 111-144.

Lettre écrite sur un tesson, Pforring, Landkreis Eichstätt, Bavière : *Bayrische*

Vorgeschichtsbücher 61, 1996, 175 s.)

M. LEJEUNE, R. MARICHAL — Chamalières, première édition, *Études celtiques* XV, 1, 1976-

77, p. 156-168 et pl. XIV.

Plomb de l'Hospitaret du Larzac, cf. M. LEJ. EUNE et alii. *Études celtiques* XXII, 1985, p. 95-

177 ;

C.N.R.S., 1985.